

LA GRANDE MOTTE

VIème CONGRES DE L'ECOLE FREUDIENNE

(suite et fin) (1)

I. GROUPE DE TRAVAIL SUR L'INSTITUTION

II. GROUPE DE TRAVAIL SUR LA PSYCHANALYSE D'ENFANT

Le premier de ces groupes était animé par Jean Oury.
Le second par Françoise Dolto.

Le caractère défectueux des enregistrements n'a pu permettre la transcription intégrale des séances du groupe de travail animé par Jean Oury. Seule la première séance a pu être restituée, autour des exposés de J. Aubry d'abord, de F. Guattari ensuite.

Les débats animés par Françoise Dolto ont pour les mêmes raisons techniques subi des coupures importantes. Ces coupures sont signalées par trois points entre parenthèses : (...)

0

0 0

(1) La retranscription des actes du Congrès de la Grande Motte (novembre 1973) fait l'objet des numéros, 13, 14 et 15 des Lettres de l'Ecole Freudienne.

GRUPE DE TRAVAIL SUR L'INSTITUTION

Séance du Vendredi matin

Mme AUBRY.- J'intitule ce court exposé L'Aventure des Enfants-Malades dans la mesure où mon entreprise était aventurée. Il s'agissait de faire pénétrer l'analyse, en tant que droit à la parole dans l'institution médicale hautement hiérarchisée de l'Assistance Publique de Paris, en utilisant justement l'institution, sa hiérarchie et ses absurdités.

L'AVENTURE DES ENFANTS-MALADES

C'est parce que vingt-cinq ans plus tôt j'avais acquis, par des concours où jouaient les forces mandarines les plus pures, le titre de Médecin des hôpitaux, Chef de service de pédiatrie que j'ai pu m'arroger le droit exorbitant d'aménager selon mon bon vouloir un service d'enfants et ceci malgré le tollé général des authentiques médecins d'enfants de l'Hôpital, prédisant une hécatombe pour les enfants hospitalisés dans mon service.

Mon Internat remontait aux années trente, au temps où la mortalité infantile à l'hôpital était de l'ordre de 22 %, et je désirais m'adjoindre un collaborateur compétent. J.C.Daloz, bravant l'anathème et les menaces de ses patrons demanda cette place périlleuse et nous établîmes un contrat sur les bases suivantes : il aurait totale liberté de prescription et de décision concernant les soins médicaux des enfants. Un analyste dans chaque salle aurait droit à la parole et à l'écoute des enfants et du personnel. 1963 : année de la seconde scission, et de la fondation de l'E.F.P. : ce qui n'allait pas sans quelques tensions dans mon équipe. Les noms des premières analystes à accepter ce

travail : Raymonde Bargues, Ginette Raimbault, Anne-Lise Stern, suffisent à marquer la diversité des styles, sous-tendue par l'enseignement de Lacan.

De plus une consultation, assurée par Micheline Guiton, des membres de l'E.F.P. : Françoise Dolto, Agnès Dupont, Micheline Jouin, Dominique Lambert, Lawrence Friedmann, Emile Raimbault, Hélène Sadoul, René Tostain, Stéphane di Vittorio, fonctionnait quotidiennement et assurait éventuellement les analyses d'enfants ou les entretiens avec les parents; grâce à la surveillance de consultation, la remarquable Mme Hayem, les heurts et les tensions étaient réduits au minimum.

Une fois par semaine, médecins et analystes qui le désiraient se rencontraient et discutaient des questions qu'ils se posaient à propos des enfants hospitalisés; les infirmières étaient naturellement accueillies à ces réunions si elles le désiraient et dans la mesure où leur service le permettait.

Il n'y a pas eu de modification fondamentale à cette structure de 1963 à 1968, date de mon départ à Aix-en-Provence, mais le service s'est tout de même profondément modifié, sans aucune injonction autoritaire de ma part. Le grain de sel de la parole de l'analyste a souvent été grain de sable, bloquant la routine, la dimension de la parole des enfants s'est dévoilée, leurs plaintes ont été restituées dans leur sens. Analystes, médecins, assistantes sociales, infirmières ont pu saisir un sens différent à la dimension de la mort, de la maladie, de la souffrance du corps. Il y a eu une évolution lente, inégale selon les possibilités de chacun, mais je peux dire que cette expérience a laissé des traces.

Parallèlement, un travail se faisait à la consultation autour de la demande des médecins des autres services.

Au départ nous recevions un bon : "examen psychologique" d'un enfant amené par une infirmière qui ne le connaissait même pas. Chaque fois, un membre de l'équipe rendait visite au médecin demandeur pour lui faire préciser ce dont il s'agissait. Progressivement, les parents nous ont été adressés avec une lettre explicative sur les motifs de la demande.

Nous savons depuis Freud que la formation médicale ne prépare aucunement à l'écoute analytique, qui nécessite un long détour. C'est toujours autour de l'angoisse suscitée par les signifiants mort, maladie, que s'élabore la pulsion de mort, la pulsion agressive et que s'ouvre la possibilité d'une médecine différente.

Ce court exposé n'avait peut-être pas sa place dans le groupe de travail institution, puisqu'il visait un changement de l'Institution médicale, mais pas une intégration de l'analyse dans l'institution médicale.

DISCUSSION APRES L'EXPOSE DE Mme AUBRY

J. OURY.- Vous nous dites que cela ne fait pas partie tellement du groupe qui s'appelle "Institution"...

Mme AUBRY.- Je veux dire que la plupart de vos participants sont intégrés dans des institutions-type, alors que là, l'originalité de l'expérience, c'est d'avoir 25 psychanalystes rattachés à un service de pédiatrie.

J. OURY.- Mais c'est ce qui rend peut-être plus nette la fonction de remise en question, parce que vous avez parlé d'une sorte de mise en place et même d'institutionnalisation de l'écoute, en particulier à partir même de ce qui est là, à partir des infirmières, de leur sensibilisation à une certaine approche du malade, à l'écoute de quelque chose. Il semble que c'est la première démarche, dans l'ensemble du service la première démarche essentielle de toute tentative d'institutionnalisation.

Mme AUBRY.- Je me refuse absolument à ce mot d'institutionnalisation de l'analyse. Vraiment l'analyse doit être intraitable. Si elle est traitée, c'est foutu.

J. OURY.- C'est exprès que j'ai employé le mot "institutionnalisation". Il faut préciser le sens. Suivant les régions, suivant les écoles, suivant les pays surtout, le mot "institutionnalisation" est plus ou moins bien vu. En Belgique, par exemple, "institution" ça veut dire "établissement". En France, il y a une confusion. En Italie, on ne veut pas trop dire "institution". Mais quand je dis "institutionnalisation", c'est justement pour préserver ce côté, disons...

(Ils parlent tous les deux à la fois)

Mme AUBRY.- ... L'analyse n'a justement pas été institutionnalisée, elle a toujours été en marge, plus ou moins acceptée, avec des résistances énormes. On en était là, et je dirais même un peu là. C'est la présence même des analystes qui met en question la position médicale, simplement.

M. X... à J. OURY.- (...) Une tentative d'institutionnalisation de l'écoute. Il me semble que c'est ce que tu as voulu dire, non ?

J. OURY.- Il ne faut pas trop alourdir la discussion. Il est évident que préciser ce dont il s'agit là, c'est la question qui va faire l'objet de toute la journée. Je voulais simplement dire que vous étiez bien là, et pas nulle part. Or, le fait d'être là articule quelque chose.

G. MICHAUD.- Je ne crois pas que ce soit une tentative d'institutionnalisation, c'est plutôt une tentative de désinstitutionnalisation. (Protestations). Mais ce n'est pas tout à fait la même chose ! Cela consistait précisément à jouer sur les contradictions de l'idéologie médicale à l'intérieur d'un service, et sans statut spécifique, puisque ce service était de pédiatrie, on n'y faisait absolument pas de pédiatrie (...)

Mme AUBRY.- On y faisait de la pédiatrie et même d'excellente pédiatrie.

G. MICHAUD.- Oui, mais les analystes ne faisaient pas de pédiatrie, c'est ça le problème. Seulement il y a des différences entre les institutions. Ce n'est pas le problème de remplacer une institution par une autre, ou alors on fait une espèce d'essentialisation de l'institution.

J. OURY.- On est d'accord sur ce qui est en question, mais on n'a pas suffisamment défini le mot "institution".

Mme X... - Mais tu avais à un certain moment distingué l'institution et l'établissement. Justement là, aux Enfants-Malades, on n'a absolument pas à introduire le terme d'institution. Il y avait des problèmes posés par la présence d'analystes dans l'établissement de l'Assistance Publique.

Mme Y... - Une autre chose que vous n'avez pas tellement expliquée, c'est ce qu'est devenu justement ce service, à savoir qu'actuellement, il y a une véritable institutionnalisation psychiatrique de ce qu'était auparavant ce service : Debray qui actuellement a mis en place... Attendez, comment se fait-il que de votre service, on ait abouti à la position de Debray dans la place même que vous occupiez ? En fait, vous avez parlé de la mort, à propos de ce service, mais moi, je voudrais parler de la mort de ce service, parce que ça aussi, c'est très important ; ça marque politiquement ce qui s'est joué dans ce service. Parce que j'y étais, à la fin, justement au moment où ça a crevé.

Mme AUBRY.- Cela fait partie de l'échec de 1968; comme dans toute action révolutionnaire, il s'agissait d'une prise de pouvoir et non d'une introduction de la parole et de la loi du signifiant.

Mon service n'a pas crevé, c'est moi qui d'une certaine manière suis morte du fait de ma mise à la retraite, et de cette mort fantasmée, beaucoup de mes collaborateurs n'ont pas pu faire le deuil. L'institution médicale, elle, n'est pas morte et a évolué selon ses lois propres, de même que mon expérience s'inscrit dans le procès de la pensée analytique représentée par Lacan, et que mon action y prend sa place, en tant que telle, et a eu ses effets - y compris celui de donner jour aux résistances monumentales que soulève l'analyse. Il faut nous dégager de l'idée des influences personnelles - de même que les scissions ne doivent pas être rattachées à des personnes, quelles que soient leurs actes. Mais bien au procès de l'analyse : ce sont les conséquences de la distorsion des principes même de l'analyse.

M. X... - Je voudrais dire qu'une trentaine de personnes ont été licenciées, que les infirmières qui travaillaient dans le service ont été déplacées, et que finalement ça, ça pose des problèmes institutionnels.

Mme AUBRY.- Elles ont demandé à être déplacées.

G. MICHAUD.- Ce n'est pas pour convertir Mme Aubry je crois que c'est trop tard,

Mais c'est tout de même que d'après sa description, ce qui me venait, c'est que c'était typiquement un processus d'institutionnalisation. Alors je suis gênée, je suis embarrassée, je suis malheureuse d'essayer de dire les choses comme ça. Mais enfin quand même, quand on parle d'institutionnalisation, d'institution, il y a une littérature énorme. On prend bien la peine de lire la littérature analytique. Il faut peut-être essayer aussi, surtout quand on va parler de "Institution et Psychanalyse" de s'informer sur un versant qui est autre. En ce sens que, dans cette entreprise, il s'agit bien de l'analyse, d'un processus analytique à mettre en place dans une institution; mais ce processus analytique était supporté par une équipe, et donc c'est devenu un projet; peu importe, il y avait quand même dans la tête des gens, avec une direction minimale de l'écoute, avec tout un système... Vous dites bien : il y avait vingt-cinq personnes face à un pouvoir médical, une institution médicale bien classique, avec ses rouages bien classiques. Autrement dit, ce projet analytique avait à se heurter à quelque chose qui était très institué. La preuve en est qu'il y a eu des répercussions.

Comme vous le dites, il y a eu un mouvement par rapport à ce projet qui a été d'aménagement progressif, on peut dire d'essai de récupération; et puis petit à petit les choses sont venues à un point tel que ce projet a été métabolisé; pas accepté, mais enfin il est devenu quelque chose qui a été opérant. Et puis après il y a toute l'affaire que vous avez racontée, discutée, etc. Mais il se trouve que : qu'est-ce que c'est que l'institutionnalisation ? C'est typiquement cela; c'est le processus de changement qui se passe quand quelque chose de la demande d'un certain nombre peut arriver à passer, de n'importe quelle façon, par des aménagements de signifiants quelconques, ça peut même ne pas passer par des personnes, un changement au niveau de la structure. Or là, qu'est-ce que c'est ? Le changement au niveau de la structure était justement à cause de la faille, la faille qui était que vous étiez Médecin des hôpitaux et que vous avez, sur le plan de l'implantation dans le service, refusé ce statut pour essayer de prendre un rôle différent, qui était un rôle de - on ne peut pas dire pédagogue, mais enfin de quelqu'un qui supportait un certain projet, qui était le projet de changer l'écoute analytique. Or cela, c'est typiquement un processus d'institutionnalisation, c'est-à-dire un processus d'aménagement d'un changement dans une institution, de quelque chose de figé qui est de l'ordre d'un établissement, à l'écoute de quelque chose qui permet, à un point, un système, une réunion, un groupement, n'importe quoi, de changer selon la demande des gens. Or il y avait une demande de votre part là-dedans, c'est-à-dire que l'analyse soit quelque chose qui soit opérant; vous n'y étiez pas partie perdante; vous aviez là-dedans une idée, un désir. Quel était votre désir dans cette affaire ? A partir du moment où vous aviez un désir dans cette affaire et qu'il était supporté par des personnes, la position que vous aviez était une position de changement institutionnel, que vous le vouliez ou non, et c'est ce qui s'est passé.

Mme AUBRY. - Je l'ai déjà dit, je ne demandais rien et je désirais tout. Il y a eu un changement dans l'institution Enfants-Malades, mais je ne veux pas dire que l'analyse y a été institutionnalisée. Je suis tout à fait d'accord que l'institution Enfants-Malades a été modifiée par mon passage; mais pas que l'analyse y a été institutionnalisée. Les changements ont d'ailleurs été pour moitié une marche en avant, pour moitié une régression. La présence de Debray est un symptôme qui fait partie de cette structure particulière.

J. OURY. - Je voudrais passer la parole à Bernard Durey, mais auparavant, je voudrais dire un petit mot pour souligner que bien sûr ce n'est pas une simple querelle de mots. Je pense que Mme Aubry a raison de dire que ceux qui font de la psychothérapie institutionnelle ou des choses comme ça (parce que ce qu'on appelle psychothérapie institutionnelle, c'est devenu un

tel merdier, qu'on ne sait plus exactement de quoi on parle : ça a une extension trop vaste), il est nécessaire, il est de leur devoir de se tenir au courant de ce qui se passe en psychanalyse, c'est inséparable d'être au courant de ce qu'écrit Lacan, de ce qu'écrit Ginette Rimbault, etc., mais inversement, quand on fait de la psychanalyse et qu'on a sa petite pratique soit dans un établissement, soit dans le secteur, maintenant, soit même dans son cabinet d'analyste, il me semble que la moindre des choses, c'est de se tenir au courant de tout ce qui est écrit; ces textes sont peut-être dispersés, mais il y en a quand même des paquets autour de la critique des mots "institution", "institutionnalisation", et de la psychothérapie institutionnelle. Autrement, on arrive à des querelles complètement vides. Or, le grave, c'est que ces querelles de mots entraînent des discussions extravagantes. On est en pleine imagination. Parce que, ce que vient d'expliquer Ginette Michaud en trois minutes, c'est clair mais c'est insuffisant, ça ne passait pas la rampe. Il me semble qu'elle a souligné quand même quelques mots-clé, en disant d'une part qu'il y avait une demande précise qui était soutenue par certaines personnes, dont vous et une petite équipe, et que cette demande arrivait dans un lieu, disons, concentrationnaire, dans un établissement traditionnel, avec toutes les fantasmagories et toutes les idéologies de mise en place médicale, au sens péjoratif du terme. Et sur ce fond là; pour pouvoir avoir tenu même pendant quelques années, il est évident qu'il y a eu un petit processus de mise en place d'une petite équipe de travail soutenue par une théorie, par une doctrine; et c'est justement ça qu'on appelle institutionnalisation : l'inter-relation dialectique entre ce petit groupe et le reste de l'établissement.

On ne va pas revenir là-dessus mais c'était simplement pour souligner ce qui a été dit et qui doit être repris à mon avis d'une façon bien plus concrète dans différentes expériences.

Mme AUBRY.- Je voudrais ajouter tout de même un petit mot : je n'ai pas été demandeur par rapport aux Enfants-Malades, J'étais chef de service et dans mon service je faisais ce que je voulais; et je ne demandais rien aux Enfants-Malades. C'était eux qui m'ont demandé, ils m'ont fait une demande que je leur ai renvoyée parce que je suis analyste, mais je ne demandais pas du tout qu'ils me demandent quelque chose. Vous voyez ce que je veux dire. Je suis venue m'implanter là. Je ne demandais rien du tout, ce qui ne veut pas dire que mon désir n'existait pas. J'avais la direction d'un service que j'organisais selon mes idées personnelles avec tout pouvoir comme c'est dans l'Assistance Publique. J'étais donc dans l'institution, je ne demandais rien, je désirais tout.

G. MICHAUD.- Si vous n'aviez rien demandé, vous n'auriez rien eu, vous n'auriez pas eu vingt-cinq personnes autour de vous qui...

Mme AUBRY.- Une précision, il n'y avait pas vingt-cinq analystes dans les salles, mais vingt-cinq analystes en tout, y compris ceux qui faisaient une consultation externe, nommée consultation de psychanalyse. Les vingt-cinq personnes avaient travaillé avec moi depuis 45, depuis dix-huit ans, et se sentaient prêtes pour faire ce travail. Je ne l'ai fait que parce qu'ils étaient d'accord. Je ne l'ai pas fait sans leur accord. Le résultat, c'est qu'en 68, j'ai réuni tous les assistants - parce que peu à peu, il y a eu tout de même des assistants pédiatres qui sont venus sans projet analytique, parce que ce que je faisais s'est avéré être fructueux même au point de vue médical, c'est-à-dire qu'il semble que les séjours en hôpital étaient moins longs, que les enfants guérissaient mieux, comme par hasard, et que beaucoup de choses se passaient. Alors il y a eu une demande d'assistants qui sont venus après que le processus ait été déclenché. Cette équipe là qui s'était agglomérée à l'équipe première, en 68 je l'ai réunie; il y avait de tout, il y avait des gauchistes, etc.. Je leur ai dit : "Bon, comment voyez-vous l'organisation du service ? Voulez-vous changer quelque chose ? Ils ont dit : Non, au fond vous avez déjà une direction collégiale. Je ne faisais rien sans eux. La seule fois, la dernière année, où j'ai fait une demande, ça ne s'est pas fait. On a beau demander, quand les gens ne veulent pas, ça ne se fait pas. J'avais demandé qu'on reçoive des stagiaires et qu'on les fasse vraiment travailler. Il y a eu un bloc internes-infirmières qui ne voulaient pas des stagiaires. C'était la seule chose que j'ai demandée pendant les cinq ans.

M. BENOIT.- J'aurai une demande de précision à Mme Aubry sur ce qu'elle vient de dire. Vous avez dit "Je ne demandais rien aux Enfants-Malades". Est-ce qu'il s'agissait de l'hôpital des Enfants-Malades ou des enfants qui étaient dans les berceaux ?

Mme AUBRY.- L'Hôpital. Bien sûr, à l'intérieur du service, on écoutait la demande des enfants malades.

B. DUREY.- Je voulais pointer deux choses à propos de l'institutionnalisation et à propos de la demande. Il me semble que quand on parle de ça, il y a toujours une confusion, au moment où on veut instaurer quelque part l'idée analytique, entre ce qui concerne les conditions dans lesquelles cette idée analytique va pouvoir circuler, qui est bien le terrain de l'institutionnalisation, et puis l'idée analytique elle-même, qui ne peut en aucun

cas être institutionnalisée sous peine de mort, sous peine de ne pas exister, de ne pas être.

Alors ce que j'entends dans ce que Mme Aubry nous a dit, c'est qu'il y avait effectivement l'instauration d'un certain nombre de conditions, de par une certaine structuration du service, de par des fonctions nouvelles qui étaient instaurées, etc.. et qu'à partir de ces conditions, d'une certaine manière l'idée analytique a pu peut-être circuler.

Mais alors maintenant, en ce qui concerne la question de la demande, il me semble bien (et j'en ai fait les frais), que dès l'instant que c'est l'analyste qui fait la demande - et là il n'y a aucun doute : c'est l'analyste qui fait la demande pour son plaisir, pour sa jouissance, pour tout ce qu'on voudra - il est automatiquement condamné à mort, symboliquement s'entend, et ça n'est possible que quand la demande surgit du seul client possible de l'analyste en pareille matière, c'est-à-dire de l'institution elle-même, parce que ce ne sont jamais les composants de l'institution qui sont les clients, parce qu'ils n'ont pas une demande d'analyse à l'égard de l'analyste. Enfin on en reparlera.

M. X... - (...) il y avait une conjoncture extrêmement exceptionnelle, qui était que l'institution et l'analyste étaient la même personne, puisque c'est ça le fonctionnement de l'Assistance Publique, on nous l'a bien répété : le chef de service est Dieu dans un service, s'il est analyste, il fait ce qu'il souhaite; aucun autre médiateur institutionnel ne vient le gêner; il ne peut pas être mis à la porte puisque c'est lui qui devrait se mettre lui-même à la porte. Et c'est là, je crois, l'expérience qui a été décrite et qui a peut-être posé tellement de problèmes, puisqu'elle a rendu possible un moment exceptionnel où c'était la même personne qui en tant qu'institution engageait les gens, et était l'analyste, tout-puissant, avec le pouvoir réel cette fois-ci.

B. DUREY. - Mais c'est précisément ce pouvoir qui vient tout masquer, c'est l'artifice. S'il n'y avait pas eu ce pouvoir exorbitant de Mme Aubry, jamais cette demande n'aurait pu être entendue en ce lieu là.

M. Y... - (...) les limites du projet de Mme Aubry, car effectivement lorsqu'on modifie une institution, il y a les limites du projet qui sont le départ, bien sûr, et non pas la mort comme elle le dit, puisqu'elle est médecin honoraire, elle a une retraite... Il y a une dimension assez particulière qu'elle ne veut pas voir, c'est le refus de la mort dont il est question ce matin.

M. Z... - Il y a quelque chose qui est intéressant dans l'expérience de Mme Aubry, c'est qu'elle hésitait à parler dans ce groupe à propos d'institution, mais nous, on est tous enfermés dans des ghettos psychiatriques, et on peut se demander pourquoi on s'est mis en dehors, d'ailleurs qu'est-ce que c'est que ce dehors ? Et puis est-ce qu'il n'y a pas de notre part une fuite et la peur d'autres types d'institutions ? Et quant à ce qui concerne la mort, moi je veux bien, mais enfin ce que pose Mme Aubry, c'est quand même une mort civile, une mort au niveau de l'Assistance Publique; et peut-être que la vie, c'est la possibilité qu'à partir de son expérience, un certain nombre de gens aient pu être introduits autrement dans les hôpitaux, même si ce n'est pas du tout sous la même forme; à ce moment-là la question de l'analyse ou bien d'un certain fonctionnement peut y être posée dans l'institution, dans une institution qui n'est pas psychiatrique, et dans une institution où nous n'avons pas les pouvoirs; parce que finalement, dans l'institution psychiatrique, on peut bien se demander quel est le pouvoir du psychanalyste et s'il n'y a pas à nouveau, sous prétexte de ne pas l'avoir, la plus redoutable des prises de pouvoir ?

Mme AUBRY. - L'analyste a peu de pouvoirs dans la plupart des institutions, sauf s'il est médecin, et en tant que, médecin, c'est-à-dire qu'il y a une médicalisation de l'analyse et c'est un des dangers que court l'analyse. Eviter, supprimer la mort à tout prix est une position qui ne peut pas être celle de l'analyste et qui est celle du médecin. C'est un des dangers que court l'analyse (...) pour parler de la politique de la psychanalyse, il faut qu'elle ait une position qui se démarque de la position médicale. S'il y a une guérison au sens analytique du terme, c'est de restituer aux symptômes leur sens; c'est la définition qu'en a donné Lacan. Restituer aux symptômes leur sens et démasquer ce qu'ils cachent. C'est ça la guérison analytique, au sens analytique du terme. Ce n'est pas supprimer le symptôme. Quand on dit que l'analyse n'est pas une thérapeutique au sens médical du mot, c'est-à-dire qu'elle ne vise pas le symptôme et que la guérison vient de surcroît, bien sûr, quand un symptôme a pris son sens (...)

Mme TRAPPER. - Je voulais parler d'une expérience un peu différente de celle de Mme Aubry réalisée un mois dans le service d'isolement à l'Hôtel-Dieu (...). Moi, j'ai eu l'impression que la mort était aussi dans mon départ, (j'étais là pour un mois). Une demande, il y en avait une, née de l'opposition à comprendre (...). Pour moi, je l'avais compris comme une demande. Et je crois ne m'être pas trompée puisqu'à la fin du mois, des chefs de service, des chirurgiens, des médecins venaient me trouver pour demander une explication, quand il y avait des choses qu'ils ne comprenaient pas dans les réactions de certains malades. Et en fait,

la mort était là peut-être dans mon départ. Je n'ai pas senti (...) parce que je n'étais là que pour un mois. C'est peut-être une impression qui était fausse, mais je crois que si j'avais été là plus longtemps, la demande venait sous une forme peut-être opposante, mais c'était quand même une demande vis-à-vis de la chose, comme ça.

M. X... - Quelle était votre demande, à vous ? Est-ce qu'il y en avait une au départ ?

Mme TRAPPER.- Non. J'ai été appelée à travailler dans ce service parce que le médecin du service d'isolement qui était rattaché à notre secteur est venu demander un médecin du secteur à l'hôpital psychiatrique. On s'est concerté, et moi, ça m'intéressait en tant qu'expérience. Mais en gros, au départ, je n'avais pas de demande. J'étais là. Mais à la fin du mois, j'ai senti que j'en avais une vis-à-vis des malades des autres services et des médecins. J'avais trouvé ça assez intéressant. Si j'avais pu y rester, je serais restée. Et j'ai eu l'impression presque de faire beaucoup plus de travail là que dans un hôpital psychiatrique.

G. MICHAUD.- Moi, il me semble que Jenny Aubry a très mal défendu sa (...). Pour reprendre l'histoire des Enfants-Malades, c'est essentiellement, effectivement, un problème de pouvoir. La psychanalyse a disparu après son départ, et ça, c'est essentiellement dû à la structure précisément même pas du pouvoir médical mais du pouvoir politique. Donc on ne vas pas se quereller sur le remplacement d'"institution" par un autre terme "processus d'institutionnalisation" etc... Je crois qu'il y a une certaine lutte qui s'établit à l'intérieur de ce système. Evidemment, on va se quereller à l'infini en parlant de cette histoire d'institutionnalisation etc... Il faut plutôt parler d'un problème de lutte, et c'est pour ça que j'ai parlé de politique de la psychanalyse. Il me semble que là, il y avait une expérience tout à fait spécifique, en tous les cas analytique par rapport à tout ce qui se fait dans les institutions en général, et qui ne pouvait qu'échouer. Je ne parlerai pas ici du problème de la mort tel que ça a été vu d'un côté et de l'autre. Mais ça ne pouvait pas du tout continuer, une expérience comme ça, parce que précisément, ce qui était au pouvoir, c'était l'idéologie médicale dans ce service. Donc ce n'est pas le problème du délire des analystes en 68. Là je ne suis pas du tout d'accord. Ce n'est pas le problème du tout.

Mme AUBRY.- C'était un des problèmes.

G. MICHAUD. - Non, ce n'est pas l'important. C'est le problème que précisément ça signifiait quelque chose, et ça signifiait une possibilité de continuer une telle expérience dans ce cadre là. C'est pourquoi j'ai dit qu'il n'y avait pas de processus d'institutionnalisation. Bien sûr qu'on peut renverser la chose et le dire autrement. Mais c'est ça qui me paraît important : il y a peut-être une dénégation de la part des analystes à ce moment là sur les conditions réelles dans lesquelles ils avaient pu exercer la psychanalyse. Et là on revient à un problème de mots; c'est précisément sur le mot "pouvoirs"; il n'y avait pas de pouvoir des analystes. Ils étaient dans une situation complètement fautive et contradictoire, toujours. C'est là le problème fondamental. D'où cette dénégation des analystes par rapport à une situation politique précise en Mai 68 et non pas du tout un délire ou une chose comme ça.

Mme X... - Je ne suis pas d'accord avec toi. Je suis d'accord pour dire qu'en effet c'est un problème de pouvoir, mais il y a un point sur lequel je ne suis pas d'accord, c'est sur tes conclusions. Moi, je pense absolument l'inverse. Je pense qu'il y aurait pu avoir dans ce service une possibilité, si les psychanalystes qui étaient en place au moment où Debray a pris justement le pouvoir... Il y aurait pu y avoir au moins quelque chose de politique, à savoir une prise de position collective des gens qui étaient sur place, de ce qu'il en était de leur position lorsqu'on leur a dit : "Maintenant, il faut partir". Or, ceci a été proposé. Il y a quand même eu à l'intérieur du service des discussions qui ont eu lieu à la fin, des propositions à la fois d'articles dans le Monde, de désir de politiser, d'abord parce qu'il y avait une demande des parents d'enfants qui venaient dans ce service et qui étaient drôlement embêtés brusquement de ne plus savoir du tout où aller.

Mme AUBRY. - Ça, ça a continué deux ans.

Mme X... - Oui, d'accord. Or, le fait est qu'il n'y a eu aucune discussion avec les parents, aucune discussion avec les enfants dans le service; les rares ébauches de politisation du départ ou finalement du conflit ont été tout à fait escamotées. Et pourquoi ? Au nom de la neutralité psychanalytique. Les gens ne voulaient pas se mouiller. Et c'est vrai, parce que j'y étais à ce moment là. Et lorsqu'on a proposé de politiser notre départ, à savoir de manifester au moins le désir qu'il se passe autre chose au moment où on s'en allait, eh bien, là il n'y avait plus personne !

G. MICHAUD. - Là, je pose simplement une question : qu'entends-tu exactement par "politisation des positions analytiques" ?

Mme X... - On a essayé de se réunir, de voir les parents, etc... Mais finalement le pouvoir médical était finalement trop en place, et on n'a rien pu faire. Et en fin de compte on ne pouvait s'adresser qu'au chef de service qui nous avait recueillis pendant trois ans au départ de Mme Aubry, qui n'y était pour rien, alors que Debray n'était pas du tout dans le circuit. Il est arrivé là, vraiment... pas de problème pour lui ! On a essayé, mais on ne pouvait vraiment rien faire. Si, les articles dans le Monde. Là, je ne sais pas pourquoi...

Mme X... - On aurait pu faire d'autres choses. On aurait pu occuper les lieux, les locaux, en septembre; on aurait pu faire quelque chose, au lieu de partir comme des malpropres.

(Discussion confuse)

J. MILHAU.- Je ne suis pas de Paris, j'habite la campagne. Je voudrais vous raconter une histoire, je crois que ça recoupe un peu ce qu'a dit Mme Aubry. Je suis neuro-psychiatre et un jour on m'a demandé de m'occuper d'un service dans un hôpital rural où il y avait des enfants qu'on avait mis là. On en avait mis un, on en avait mis deux, et puis on en avait mis cinquante. Ça commence à faire beaucoup. Alors on a dit : "Il faut un neuro-psychiatre" parce que ce service était considéré comme le dépotoir de la région, et alors quand même on voulait savoir s'il n'y avait pas dans le groupe des enfants qui auraient dû être ailleurs que dans un dépotoir.

Alors je suis arrivé là. J'ai eu envie de partir d'abord et puis après je suis resté quand même. Et ça fait douze ans que ça dure. C'est un peu de l'institution, ça !

Dans ce service, nous avons procédé de la façon suivante. J'ai dit : il faudrait peut-être un éducateur, parce que c'était un hospice. Là, ça a été très difficile pour avoir un éducateur. Mais il y en avait un qui était un peu gonflé, il est venu, il a fait dix-huit mois, et puis il est parti après. Il y en a d'autres qui sont venus et qui sont repartis, alors ça a progressivement avancé. Et on est arrivé à la conclusion qu'on allait faire un service pour des enfants de zéro à six ans, dits arriérés très profonds, qui sont en général dans les services d'enfants malades ou autres de la région, et que, pour s'occuper de ces enfants, il faudrait des éducateurs, des jardinières d'enfants spécialisées (j'allais dire psychanalysées, c'est un lapsus !); il faudrait un kinésithérapeute parce qu'il y a des enfants qui ont des hémiplésies; il faudrait beaucoup de monde. On a fait un projet, on a fait un prix de journée, on a fait un gros travail. Et on a envoyé ça au ministère. On a fait un rapport - en douze ans, on a le temps de travailler ! - et quand même ça a fini par remuer.

C'était il y a quelques semaines, j'ai eu la conclusion. On m'a dit - on ne me l'a pas dit comme je vais vous le dire. Moi, je suis de la campagne ! - on m'a dit "Vous, vous partez, vous fichez le camp, on met un médecin-chef qui sera du cadre, du secteur. Et puis tout le personnel, ça a été intéressant, mais vous comprenez, on va mettre des élèves-infirmiers d'hôpitaux psychiatriques pour s'occuper de ces tout-petits". Ce que je vous dis, c'est vrai. Il y a des gens qui sont ici, qui connaissent l'histoire, qui peuvent en témoigner !

Alors moi, je n'ai pas été content. J'ai été voir le Directeur de l'Action Sanitaire et Sociale, avec le conseiller technique qui avait travaillé à l'élaboration de ce projet, et qui n'était pas content parce qu'on ne faisait pas ce qu'il avait conseillé. Alors il m'a dit : "Moi, si je conseille et qu'on ne fait pas ce que je conseille, ce n'est pas la peine que je conseille !" Alors on est allé dans le bureau du directeur de la DASS et on a causé amicalement. Et ça, c'était il y a quelques jours. J'avais en même temps fait ma demande d'intégration dans le cadre. Vous savez qu'il y a un système où les médecins privés peuvent rentrer maintenant dans la fonction publique. Hier, j'ai reçu ma réponse que j'étais nommé, que j'étais sur la liste des médecins aptes à devenir chef de secteur.

Il me semble que ça recoupe un peu l'institution. Il y a eu des problèmes politiques mentionnés. Moi, la politique, j'aime bien la faire, mais quand on peut faire quelque chose. Voilà tout ce que je voulais dire.

J. OURY.- Tout à l'heure, quelque chose a été dit qu'il faudrait peut-être préciser, c'est qu'il y avait souvent une dénégation de la part des psychanalystes qui travaillent dans un établissement ou différentes institutions une dénégation des conditions-mêmes dans lesquelles ils travaillent. Je dirais plutôt que c'est une méconnaissance systématique, qui est du domaine de la paranoïa. C'est dans cette méconnaissance là que se glisse justement tout le problème d'oppression et de liquidation, en fin de compte, de toute possibilité d'institutionnalisation de l'équipe même qui met en place une sorte de pratique analytique.

Alors je demande si c'est dans ce sens là que vous employiez, tout à l'heure le mot "dénégation".

Mme AUBRY.- C'est la dénégation du pouvoir médical.
(...)

P. THEVES.- C'est en ce sens d'une méconnaissance, c'est à partir de là que j'écoutais tout à l'heure. Vous parliez

d'un travail auprès des infirmières qui commençaient à poser des questions, et puis il était de nouveau question des infirmières qui partaient, qui avaient choisi de partir et de quitter le service. Il me semble que vous les avez laissées partir (enfin je n'y étais pas, je n'en sais rien)...

Mme AUBRY.- C'était après mon départ.

P. THEVES.- Les autres les ont laissées partir. Est-ce qu'il n'y avait pas une situation à interdire carrément tout départ par la suite, pour ne pas avaliser là quelque chose qui foutait déjà le camp, ne serait-ce qu'au niveau des infirmières ? Je veux dire par là - et ça rejoint un peu la méconnaissance des analystes dans une institution - qui est leur client ? C'est bien sûr les enfants ou les adultes qu'il y a dans le service, mais c'est aussi tout le paramédical autour; c'est peut-être un peu scandaleux de le dire mais l'analyste aussi à un certain moment ferait bien de montrer aux équipes paramédicales qu'elles font un certain travail et que ce travail est défendable. Dès qu'il y a une certaine optique analytique dans une institution, il y a une espèce de vent de désappropriation du propre travail des autres équipes et par là même enfin des analystes, même, de leur propre travail. C'est sur cette onde là que j'ai entendu ce qui se disait.

Mme AUBRY.- Vous savez, il y a des infirmières qui ont tenu après mon départ très très longtemps, et puis elles ont fini par partir, parce qu'elles avaient l'impression vraiment de ne rien pouvoir faire. Il y en a qui ont tenu trois ans, quatre ans. Il y en a une qui, je crois, vient seulement de partir.

Mme X... - Ne partons pas sur ce terrain. Mais on a parlé de politique. Quelqu'un a dit : faire de la politique, oui, quand ça sert à quelque chose. On ne va pas commencer à dire "les pauvres enfants, les pauvres parents.." Il y a une centaine de centres dans la région parisienne où on peut les prendre en charge. Et ne nous mettons pas non plus au niveau des infirmières qui l'une après l'autre s'en vont.

P. THEVES.- Mais quand on parle de licenciement, c'est une situation politique. Et quand on parle de l'émotion provoquée chez les parents, c'est-à-dire les usagers, c'est une situation politique. Alors comment s'en emparer, de cette situation là ?

Mme SANQUER. - (...) Moi, je suis analyste et je suis aussi psychiatre. Et je ne comprends pas ce que vous voulez dire. Ma seule politique en tant qu'analyste et ayant une fonction de psychiatre, c'est d'écouter et de percevoir à un moment une demande, d'y comprendre quelque chose. Je ne vois pas pourquoi, en tant que psychiatre qui se double d'un analyste, je me substitue-rais à une demande qui n'existe pas. C'est peut-être là qu'est le pouvoir. Je veux dire que je n'ai pas de demande à la place des gens. Et quand il y a quelque chose qui passe, à ce moment là peut-être que ma politique en tant qu'analyste, c'est de l'entendre. Mais je ne comprends pas ce que ça veut dire : "la politique des prises de position".

Mme X... - Mais le problème, c'est que l'institution a une demande. C'est là où s'insère la pratique analytique par rapport à une situation politique. Tu peux très bien ne pas t'en occuper en disant "Moi, j'écoute..." mais il n'empêche (...)

Mme SANQUER. - Si on a entendu, on peut s'en occuper, mais avant, je ne vois pas comment on peut s'en occuper.

Mme X... - Une certaine neutralité analytique ne recouvre absolument pas la politique.

J. OURY. - C'est peut-être une métaphore très grossière, mais pour pouvoir entendre quelque chose, en général il ne faut pas qu'il y ait de bruit. Or, ce qui est dominant dans ces établissements, aussi bien psychiatriques, que médicaux, que I.M.P., etc..., c'est qu'il y a un bruit de fond extraordinaire. Alors si on arrive là-dedans avec une écoute pure, sans parler des conditions locales propres, j'ai l'impression que c'est une écoute qui sera absolument imaginaire, et qui malheureusement à ce moment là rebondira justement dans les systèmes d'oppression: l'analyste peut devenir le type même de l'oppresser. Dans le cas de Mme Aubry, ce n'est précisément pas ça; elle disait que c'est à partir des infirmières qui ont commencé à écouter qu'elle se posait le vrai problème; mais qu'il n'a pas été exploité sur le plan, non pas politique au sens restreint, mais de politique d'articulation avec l'Etat (dont un établissement est le représentant parmi d'autres, avec tous les échelons, élèves-infirmières, infirmières, surveillants, etc...). Il y a quand même une articulation nécessaire à éclaircir, à préciser, entre cette soi-disant écoute et les conditions même de l'écoute. Or, s'il y a un bruit de fond pareil - et en général on sait bien que le bruit de fond oppressif est dirigé pour ne pas écouter, pour surtout ne pas écouter - il y a forcément une dimension politico-analytique; on ne peut guère distinguer à ce niveau les choses,

pour essayer de préserver les zones de possibilité d'écoute, mais encore faut-il écouter quelque chose, encore faut-il qu'il y ait possibilité que les gens puissent s'exprimer, possibilité qu'une demande apparaisse; la demande, ça n'existe pas en soi; c'est quand même un processus dialectique de toute une organisation, et la demande qui est là justement est quelque chose qui doit être travaillé par une équipe, armée pour pouvoir préserver cette possibilité stratégique d'écoute. C'est dans ce sens là qu'on peut ensuite parler des relations possibles de l'analyse avec l'institution, ou l'établissement, disons l'Etat. Mais à ce moment là, obligatoirement, le groupe qui a cette théorie de l'analyse est obligé de s'organiser et c'est justement le problème : que cette organisation là ne soit pas quelque chose de massif, du type syndicat : c'est sûr que s'il y a une C.G.T. de psychanalystes dans un établissement, ça loupe à tout coup. Ce n'est pas parce que c'est une organisation que ça se massifie, mais il faut pouvoir conserver une espèce de permanence de processus dialectique à l'intérieur même de l'équipe, pour pouvoir maîtriser d'une façon constante cette écoute, et ne pas glisser vers ce qu'on pourrait appeler le "pratico-inerte" si vous voulez, pour rester là au niveau même du processus, qui n'a pas du tout de contradiction avec l'écoute analytique, bien au contraire.

Mme SANQUER. - (...)

M. X... - Il ne faut pas oublier que si on ne s'occupe pas de l'institution, c'est elle qui s'occuperait du psychanalyste, et que ce que pointe aujourd'hui Elizabeth, c'est qu'il y a une dénégation du préalable chez les analystes qui est quelque chose d'ahurissant. (...)

J. MILHAU. - On parle de psychiatrie, de psychanalyse, de politique. Moi, je suis au départ neuro-psychiatre, je suis devenu psychiatre, je suis devenu psychanalyste. Et le bruit de fond dont parle Oury, je suis absolument d'accord avec lui. Je dirai que d'avoir fait un peu de psychanalyse, ça m'a permis d'entendre un peu mieux le bruit de fond !

Mme X... - C'est à propos de l'écoute des infirmières dans le service. Je voudrais simplement apporter un témoignage de l'équipe d'infirmières à l'époque qui disait qu'au début, quand j'avais commencé à travailler dans ce service, s'il y a quelque chose qui leur foutait le trouille, c'était en effet les enfants, et les enfants fous, et que pour elles ça avait été quelque chose de terrible, de pouvoir entendre quelque chose de ce qui se passait avec ces enfants là; et, avec le temps, avec le travail, avec tout ce qui s'était accumulé, non seulement elles avaient

entendu, mais elles étaient partie prenante, et au moment où on a posé le problème de la dispersion du service et du fait que ces infirmières allaient volontairement - mais c'était un peu forcé tout de même - elles ne voulaient pas rester chez Debray, ça c'est vrai, par contre elles étaient infiniment intéressées par l'accumulation du travail qui s'était fait là, pour elles c'était vraiment vécu comme un deuil, à savoir que tout ce qu'elles avaient accumulé comme travail, comme approfondissement, comme finalement prise en charge de ce qui se passait dans ce service, brusquement il fallait le mettre à la poubelle.

Mme AUBRY.- Ce travail de deuil se fait à chaque départ de patron d'un service.

J. OURY.- Ce travail de deuil a été évoqué à maintes reprises dans nos réunions du mercredi et puis ailleurs aussi. Depuis environ un an ou deux ans, on peut dire qu'il y a un travail de deuil généralisé qui se fait sur toute la France, étant donné qu'il y a 60 ou 80 établissements qui ont vidé leurs équipes. C'est donc un deuil national ! Je pense que ça serait une chose à reprendre dans l'après-midi pour savoir ce qu'il en est, pourquoi il y a une telle épidémie, une telle contagion de deuil. Peut-être que vous en étiez la première manifestation. Il faut situer ces choses là.

Vous avez dit, Madame Aubry, que ce n'était pas tellement dans le groupe; mais ce que vous avez dit là évoque des problèmes essentiels, quant aux rapports de l'analyse et de l'institution.

M. FACHINELLI.- Je suis psychanalyste à Milan. J'ai entendu dire qu'un analyste, pour entrer dans l'institution, doit en quelque sorte avoir un préalable non analytique. Je pense au contraire que cela dépend d'une certaine conception individualiste de l'analyse, qui n'est pas du tout freudienne, et n'est pas du tout lacanienne. Pourquoi ? Parce que quand nous disons que l'inconscient est structuré comme un langage, ou si vous voulez, comme dit Freud, que le rêve est un système de langage ou un système d'écriture, cela veut dire que Freud pose, sans même avoir, je pense, totalement conscience, qu'il y a de l'inconscient et du rêve justement dans les systèmes d'écriture, c'est-à-dire que le départ de l'analyse dans une quelconque institution - parce qu'il existe aussi une institution analytique - est un départ qui ne peut pas prendre en considération la réduction au cabinet de l'analyste. Ce mouvement qui n'est pas d'individualisme mais qui est une attention aux problèmes de langage et aux problèmes d'écriture, et justement donc à des faits sociaux, expose sûrement à sortir d'une certaine neutralité de l'analyse qui peut avoir une vraie

importance, expose à un impérialisme de l'analyse, et qui impose au délire de l'analyse. Mais enfin je pense que c'est vraiment le point de départ essentiel. Autrement dit nous tombons au dehors de l'analyse pour dire "nous y retournerons après" mais j'ai l'impression que ces deux mouvements ne correspondent pas à ce qu'est la psychanalyse.

Mme AUBRY. - Je suis tout à fait d'accord avec vous. Dans l'état actuel de la société, je me suis servie des institutions, pour les subvertir. C'est du réel, l'institution, la structure actuelle de la société; je ne veux pas être analyste dans les nuages; je suis dans une société donnée, avec une fonction donnée. Je m'en suis servie.

M. X... - L'embêtant, c'est que votre expérience n'a rien d'exceptionnel, et qu'à l'inverse, l'ensemble des structures sociales jusqu'à présent se sert de la psychanalyse, en laissant croire aux psychanalystes qu'ils se servent des institutions. Le résultat, c'est qu'il y a une récupération.

Mme AUBRY. - Il est vrai que dans certains cas on a cherché à m'utiliser comme alibi, et je crois avoir chaque fois déjoué la tentative ou quitté l'institution, mais aux Enfants-Malades, cela n'a pas été le cas.

M. X... - Vous ne le croyez pas, mais il n'empêche que si on fait un bilan généralisé de ce qui a été le poids de la psychanalyse en France, aux Etats-Unis, dans les pays industriels développés ou elle a pu se répandre, on a à peu près un bilan généralisé comme celui que vous donnez, à toute autre échelle. Quelquefois il s'agit d'une généralisation - on l'a vu dans les groupes du mercredi - d'une sorte de pouvoir qui n'est pas médical, qui est psychanalytique; on a eu des exemples assez extraordinaires dans ces réunions du mercredi, et aussi dans des réunions de travail à Censier, où finalement ce pouvoir médical étant occupé par des psychanalystes se redoublait - et des psychanalystes, je dois dire, de l'Ecole Freudienne. Pour dire qu'à chaque fois on trouvait un système d'alibis, un système de justifications. "On fait ça en attendant mieux, en attendant que..." . Il n'empêche que la question posée : à quel moment commence-t-on d'essayer d'établir un rapport de forces, sur le plan politique simplement, avec les gens qui travaillent, avec les gens qui luttent, qu'il s'agisse des infirmiers, des enfants, des familles, etc.. On a toujours un décalage pour le poser, ce qui fait qu'on arrive à ces formulations assez malheureuses de Mme Sanquer qui font qu'on peut différer à l'infini de poser ces questions, sous prétexte qu'on aura une écoute analytique.

Mme SANQUER. - Non, je veux dire que quand j'agis de cette façon là, je n'agis pas en tant qu'analyste.

M. X... - Et quand commences-tu alors ? Quand commences-tu à te préoccuper de ces problèmes ?

Mme SANQUER. - Je commence quand la situation politique et stratégique s'y prête. (Mouvements divers)

Mme AUBRY. - Je crois qu'on a lutté aussi longtemps que possible pour établir autre chose et pour essayer de modifier les structures, mais tout le monde sait que 68 a été un échec. Et alors ? C'est du réel, ça. Je suis sûre que là je n'ai pas servi d'alibi; j'ai servi d'alibi dans une autre institution que j'ai quittée pour cette raison-même.

E. ROUDINESCO. - Il s'agirait ici plutôt de la réalité que du réel. Je crois que Jenny Aubry a quelque difficulté à rendre compte, dans un discours adéquat de sa propre expérience aux Enfants-Malades. Les termes d'alibi ou de récupération servent à brouiller les cartes. Le résultat de cette expérience est assez unique. Elle s'est déroulée dans un lieu non directement touché par la psychiatrie (bien que l'idéal "psy" y circulât), puisqu'il s'agissait d'un service de pédiatrie. J. Aubry s'est servi du pouvoir que lui conférait l'institution médicale à des fins de distorsion de l'idéologie médicale. Peu importe en l'occurrence les intentions. Le fait est là. Ce lieu, semble-t-il, avait fonction de dépotoir et une certaine pratique analytique s'y est instaurée, une pratique de l'écoute qui a eu des effets politiques sur le pouvoir médical, dominant. Même si cette expérience n'avait, en apparence, aucun but politique, elle a produit des effets politiques, à l'insu de ceux qui la poursuivaient. La preuve en est que les malentendus latents ont éclaté à la faveur de mai 68 et à l'approche du départ de J. Aubry.

Mme Z... - J'attends d'entendre et de savoir de quoi on cause. Et quand les gens savent de quoi ils causent, savent ce qu'ils veulent faire et dans quelles conditions, à ce moment on agit.

J. OURY. - C'est la relation entre attendre et entendre.

E. ROUDINESCO. - Il faut poser le problème de manière plus dialectique. La "neutralité" analytique n'a rien à voir avec

"l'apolitisme". Et souvent "l'engagement" sert comme "l'apolitisme" à recouvrir d'une morale soignée, l'absence de positions théoriques. C'est ici l'idéal du savoir psychiatrique, sans doute camouflé par le spontanéisme d'un discours désirant qui fait le procès de l'expérience Aubry. Parce que celle-ci, par le lieu de sa pratique et par ses enjeux était une mise en cause de l'assimilation de la psychanalyse par le savoir psychiatrique (ou ce qui revient au même par une psychanalyse conforme aux idéaux de la pédagogie, qu'elle se veuille ou non "militante").

M. X... - Je crois que quand on parle de politique ici, il faut bien distinguer qu'il y a un champ social, un champ institutionnel, et je dirai un champ éducatif...

Mme X... - ... et un champ économique.

M. Y... - Quand j'ai écouté ce qui se disait tout à l'heure, j'ai repensé aux lettres de Freud dans lesquelles justement il dit en clair à un certain moment qu'il est favorable à une éducation stricte, c'est-à-dire à une éducation dans laquelle il y ait des repères possibles. Or tous les préalables dont on a parlé tout à l'heure, je les entends de la façon suivante : il ne peut pas y avoir de champ d'écoute pour l'analyse dans une institution s'il n'y a pas des repères possibles. Alors il faut voir que pour pouvoir écouter dans les contenus, il faudrait intervenir sur les contenants.

J. OURY. - Ce qu'on fait le mercredi une fois par mois à Paris, c'est à peu près comme ça; c'est à peu près le même nombre, quarante; soixante quelquefois quatre-vingt personnes qui parlent, qui se renvoient la balle à partir de choses concrètes pour parler justement des choses qui n'ont pas réussi, des ratés. Cette expérience de Mme Aubry, qui renvoie au deuil, etc.. on voit bien que ça fait des résonances chez beaucoup de personnes, pas simplement des résonances concrètes, pour rappeler des expériences, mais également sur le plan idéologique. C'est le danger aussi de faire une querelle d'idéologies.

Mme Y... - Mais le deuil (...)

J. OURY. - Mais il faut tout de même avoir un peu d'humour, et une des marques de l'humour, c'est de ne pas prendre à la lettre ce qu'on raconte. Je dirai même que l'humour fait partie d'une des fonctions essentielles de la mise en place de l'analyse dans les institutions concentrationnaires. Si on n'a

pas d'humour, il vaut mieux foutre le camp tout de suite. Ce n'est pas pour vous dire de partir que je dis ça !... et je ne pense pas que vous n'ayez pas d'humour. C'est une double dénégation ! Quand j'ai parlé du deuil généralisé, c'était pour faire référence à tout un... comment l'appelle-t-on ? le CLEMS. Vous en avez peut-être entendu parler ? Je suis incapable de dire ce que c'est ! C'est une association qui regroupe tous les gens en deuil (Rires) c'est-à-dire tous ceux qui ont des difficultés dans leurs institutions et qui se font vider. Comité de lutte médico-pédago-psychosocio... Le CLEMS a regroupé à peu près 70 personnes. C'est quand même une généralisation de cette position d'articulation. Et quand ça apparaît aux réunions du mercredi, ces choses là, surtout il ne faut pas en parler ! Il ne faut pas en parler ici, il faut en parler ailleurs, par exemple au CLEMS ! Allez au CLEMS ! C'est très utile d'avoir des CLEMS pour pouvoir préserver un certain champ, parce qu'autrement rapidement, on voit, comme par exemple au mois de février dernier, le mercredi envahi par des gens, sympathiques, mais enfin qui sont là vraiment en commando; parce qu'il y avait la grève dans différents établissements, IMP, etc.. du côté d'Alençon. On a eu cette tentation fugitive de dire : "Ah, on continue de parler des vols, des petites choses pendant qu'il y a des camarades qui... Cotisez-vous...". C'était foutu. Il n'y avait plus du tout de surface d'écoute, là. On a dit : "On y va tous" - "Pas question !". Ça a été très difficile à manier, ce jour là, parce qu'on pouvait apparaître comme des réactionnaires, qui n'écoutaient pas la revendication des petits camarades, qui sont sur le tas. Il a fallu faire cette articulation dialectique, de savoir qu'il y a des choses qui se traitent à certains endroits et pas à d'autres, ce qui ne veut pas dire qu'on l'ignore; par contre, il faut l'articuler avec ce qui est en question. Or ça, c'était des travaux pratiques de ce qu'on fait toute l'année : la délimitation des champs. Enfin voilà.

Peut-être maintenant on pourrait entendre Félix Guattari nous dire un mot de ce qu'il a mis sous ce titre "La place du signifiant dans l'institution".

F. GUATTARI.- Ce n'est pas en prise directe sur les monographies qui sont présentées ici. Il s'agit au fond d'une inquiétude sur l'usage qui est fait du signifiant.

0

0 0

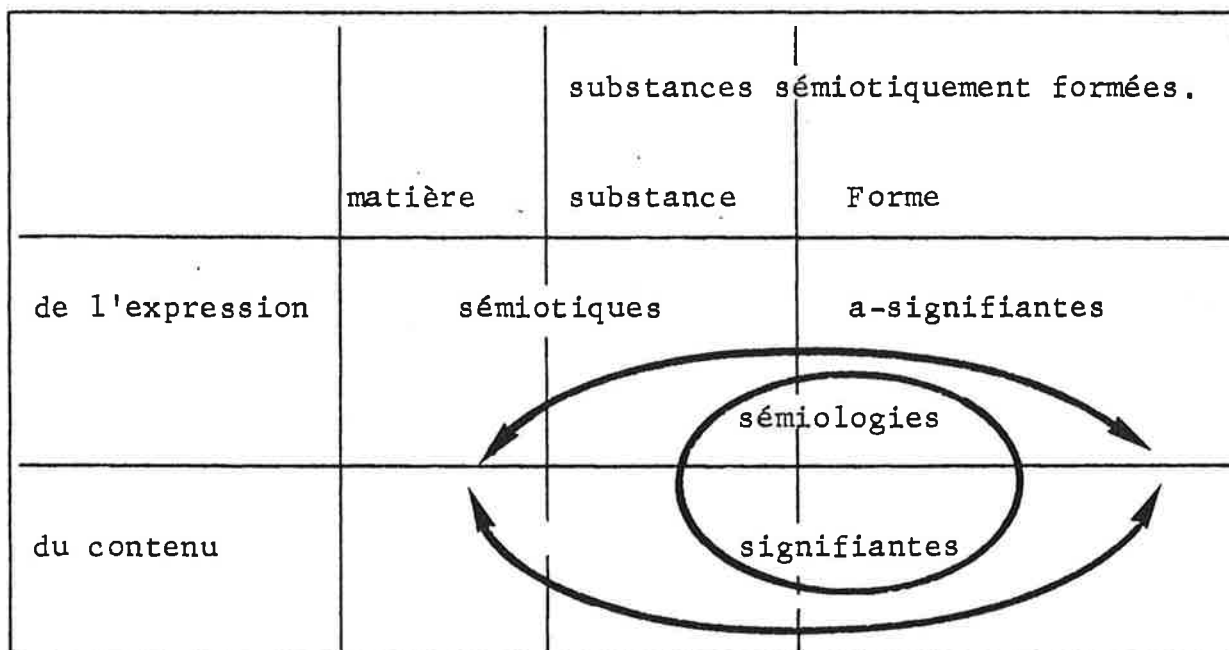
P.F. GUATTARI

LA PLACE DU SIGNIFIANT DANS L'INSTITUTION

Les catégories de Hjelmslev ne seront utilisées ici que pour tenter de dégager la position du signifiant dans l'institution; position qui n'était pas repérable à partir de la situation analytique classique.

On se rappelle que sa distinction entre l'expression et le contenu est recoupée par une tripartition entre la matière, la substance et la forme. Nous nous appuyerons essentiellement sur l'opposition qu'il établit entre la matière (matière de l'expression, matière du contenu) et la formation des substances sémiotiques.

Ce que je voudrais établir ici, c'est que les sémiologies de la signification fonctionnent dans les quatre carrés de l'expression et du contenu recoupés par la substance et la forme, tandis que les sémiotiques auxquelles nous sommes confrontés, dans la psychothérapie institutionnelle, mettent en oeuvre, en outre, les deux dimensions des matières non sémiotiquement formées, à savoir, le sens, comme matière de l'expression et le continuum des flux matériels, comme matière de l'expression; ainsi, les six cases de notre tableau sont donc mobilisées.



encodages a- sémiotiques

Pour Hjelmslev une substance est sémiotiquement formée quand on projette la forme sur la matière ou le sens, "comme un filet tendu projette son ombre sur une surface ininterrompue" (Prolégomènes). On sait que les chaînes signifiantes mettent en jeu, au niveau de la substance d'expression, des batteries finies de signes, de signes discrétisés et digitalisés, dont les compositions formelles sont conjointes à la formalisation des contenus signifiés. Il me semble que les linguistes ont assimilé hâtivement la distinction de Hjelmslev entre l'expression et le contenu avec celle de Saussure entre le signifiant et le signifié. En effet la coupure entre les matières non sémiotiquement formées et les substances sémiotiquement formées, dans la mesure où elle est établie indépendamment des rapports d'expression et du contenu, ouvre la voie à l'étude de sémiotiques indépendantes des sémiologies signifiantes, c'est-à-dire de sémiotiques qui, précisément, ne seraient pas fondées sur la bipolarité signifiant-signifié. Le souci de ne pas écraser les sémiotiques institutionnelles sur les sémiologies signifiantes nous amène à les distinguer les unes des autres et à les tenir à distance de ce que nous appellerons les encodages a-sémiotiques. Cela nous conduit à proposer la classification suivante :

1) Les encodages a-sémiotiques : Exemple : l'encodage génétique ou n'importe quel type d'encodage dit naturel et qui fonctionne indépendamment de la constitution d'une substance sémiotique. Ces modes d'encodage formalisent le champ des intensités matérielles sans recourir à une "écriture" autonome et traductible. Ne pas tomber dans l'illusion sémiotique qui consiste à projeter une écriture dans le champ naturel. Il n'y a pas d'écriture génétique. La deuxième colonne verticale de notre tableau n'est donc pas concernée (1)

2) Les sémiologies de la signification : Elles sont fondées sur des systèmes de signes, sur des substances formées sémiotiquement et qui entretiennent des rapports de formalisation sur le double plan du contenu et de l'expression. On pourra distinguer deux types de sémiologie signifiante : les sémiologies pré-signifiantes et les sémiologies signifiantes à proprement parler :

(1) Savoir s'il existe dans les encodages a-sémiotiques des strates correspondant à celles de l'expression et du contenu est une question que nous ne pouvons aborder ici. Disons simplement qu'il existe certainement des systèmes complexes d'articulation, ne serait-ce précisément que l'encodage génétique.

a) les sémiologies pré-signifiantes.

Elles mettent en jeu plusieurs types de substances; par exemple, pour les sociétés archaïques, une sémiotique gestuelle, une sémiotique de la mimique, une sémiotique posturale, une sémiotique des inscriptions sur le corps, une sémiotique rituelle etc... La constitution du "monde" de l'enfance ou du "monde" de la folie mettent également en jeu plusieurs cercles sémiotiques décentrés et qui ne seront jamais complètement traductibles dans un système de signification universelle. Les substances sémiotiques conserveront donc une certaine territorialité autonome qui correspondra à un certain type de jouissance spécifique.

b) les sémiologies signifiantes.

A l'opposé, toutes leurs substances d'expression (sonores, visuelles, etc...), sont centrées sur une seule substance signifiante. C'est la "dictature du signifiant". Cette substance de référence, peut être entendue comme archi-écriture, mais pas à la façon de Derrida : il ne s'agit pas d'une écriture qui "originerait" toutes les organisations sémiotiques, mais du surgissement, daté historiquement, des machines d'écriture, c'est-à-dire d'un instrument fondamental des grands empires despotiques.

Les machines d'écritures demeurent essentiellement liées à l'instauration des machines du pouvoir d'état. Dès l'instant où elles sont mises en place, toutes les autres substances sémiotiques polycentrées tombent sous la dépendance de la strate spécifique du signifiant. Le caractère totalitaire de cette dépendance est tel qu'il entraîne un effet imaginaire de rétroaction qui "origine" toutes les sémiotiques à partir du signifiant. L'instance de la lettre dans l'inconscient est fondamentale, non parce qu'elle renverrait à une écriture archétypique, mais en tant que manifestation de la permanence d'une signifiante despotique qui, pour être née dans des conditions historiques données, pourra également dégénérer dans d'autres conditions.

c) les sémiotiques a-signifiantes.

Elles doivent être distinguées des sémiologies signifiantes : il s'agit en somme de sémiotiques post-signifiantes. Une sémiotique a-signifiante ce sera, par exemple, une machine de signes mathématiques qui n'a pas vocation de produire des significations, ou bien un complexe technico-sémiotique scientifique, musical, artistique, ou bien encore une machine révolutionnaire analytique. Ces machines a-signifiantes, certes, continuent de s'appuyer sur les sémiotiques signifiantes, mais elles ne s'en servent plus que comme un outil, d'un instrument de déterritorialisation sémiotique qui permettra aux flux sémiotiques d'établir

des connexions nouvelles avec les flux matériels les plus déterritorialisés. Ces connexions fonctionnent indépendamment du fait qu'elles signifient ou non quelque chose pour quelqu'un. En un sens, il est donc vrai de considérer avec Benveniste que toutes les sémiotiques restent tributaires d'une langue signifiante pour venir à l'existence. Mais cela n'implique nullement un rapport de hiérarchisation et d'assujettissement. Une théorie physico-chimique ne se soucie pas de proposer une représentation mentale de l'atome ou de l'électricité, bien que, pour s'énoncer, elle continue de recourir à une langue de significations et d'icônes. Elle ne saurait se passer de ces sortes de béquilles, mais, l'essentiel de ce qu'elle met en oeuvre, c'est un certain type de machine de signes qui sert de support à des machines abstraites fondant l'agencement des complexes expérimentaux et des complexes théoriques. On en arrive à un point où la distinction même entre machines de signes et machine technico-scientifique cesse d'être pertinente; l'invention d'un nouveau type de chaîne chimique ou la mise à jour d'une particule micro-physique est, en quelque sorte, pré-formée par une production sémiotique qui déterminera non seulement leurs coordonnées spatio-temporelles mais également leurs conditions d'existence.

Avec les sémiotiques a-signifiantes ce sont donc les rapports de production et d'engendrement réciproque entre la machine sémiotique et les flux matériels qui se trouvent donc radicalement remaniés.

La machine signifiante était basée sur le système de la représentation, c'est-à-dire sur une production de redondance sémiotique constituant un monde de quasi-objets, d'icônes et de schèmes, au lieu et place des intensités et des multiplicités réelles. L'effet de signification, qui résulte de la conjonction des deux formalismes du signifiant et du signifié, se trouve pris ainsi dans un véritable cercle vicieux, les flux sémiotiques et les flux matériels se neutralisant réciproquement dans le champ de la représentation. Un monde de signification dominante s'installe sur les reterritorialisations signifiantes qui résultent de cette sorte d'auto-mutilation des machines sémiotiques du fait de leur monocentrage sur la machine signifiante, machine de simulacre et d'impuissantation. Le signifiant se déploie sur une strate autonome, il ne cesse plus de renvoyer au signifiant, tandis que le réel se trouve radicalement mis à distance des flux sémiotiques. Une subjectivité s'individue dans les rouages de cette machine signifiante; selon la formule lacanienne : "un signifiant représente le sujet par un autre signifiant". Subjectivité ambiguë, duplice : sur son versant inconscient elle participe d'un procès de déterritorialisation sémiotique qui "travaille" les machines linguistiques et les prépare à se transformer en machines sémiotiques a-signifiantes, tandis que, sur son versant conscient, elle s'installe dans les reterritorialisations de la signifiante et de l'interprétante.

Cette position du sujet changera d'ailleurs radicalement avec l'émergence des sémiotiques a-signifiantes. Le monde de la représentation mentale, que Frege oppose aux concepts et aux objets, la "référence", au sommet du triangle de Ogden et Richards qui s'interpose entre le symbole et le référent, s'effondre et perd sa fonction de centrage et de surcodage des sémiotiques. Les signes travaillent les choses en deçà de la représentation. Les signes et les choses s'agencent les uns aux autres indépendamment des "prises" subjectives des agents d'énonciation individués.

Un agencement collectif d'énonciation destitue la parole de sa fonction de support imaginaire du cosmos, il substitue un dire collectif, réunissant des éléments machiniques de toute nature, humain, sémiotique, technique, scientifique, etc... à l'illusion d'une énonciation qui se prétendait maître d'elle-même, comme de l'univers, alors qu'elle n'était qu'adjacence aux énoncés produits et manipulés par les systèmes politico-économiques dominants.

Les individus auxquels nous avons affaire dans les institutions où nous travaillons, se trouvent expropriés d'emblée des sémiotiques signifiantes; ils semblent ramenés à une certaine polyvocalité sémiotique originaire. Un enfant ou un fou, pour s'exprimer, sera amené à recourir à des sémiotiques d'expression corporelle, à des cris, etc..., et il ne parviendra que difficilement à établir une traductibilité entre ses différentes pratiques sémiotiques et celle de la loi, c'est-à-dire, celle du monde des significations dominantes. Nul n'est censé ignorer la signification de ses actes, de ses gestes, de ses grimaces, etc... , et pourtant, les actes, les gestes, les grimaces de l'enfant ou du fou ne lui appartiennent pas en propre. Son moi et sa personne n'ont pas vocation de l'appropriation. Peut-on dire pour autant qu'il est resté fixé ou qu'il a fait retour aux sémiologies pré-signifiantes multicentrées ? Avons-nous affaire à des gens qui seraient restés en deçà du mur du signifiant, en deçà du mur de la sacro sainte castration ? Devrait-on exprimer leur fonctionnement sémiotique en terme de déficit, de carence, de pré-généralité, etc... On peut aussi considérer que le type de machine institutionnelle auquel nous sommes confrontés, tout en répondant à une certaine demande sociale de contention des marginaux sémiotiques, s'ouvre néanmoins vers un dépassement des sémiotiques signifiantes, et constitue bel et bien l'amorce d'une machine a-signifiante, au même titre que les machines scientifiques, les machines littéraires, artistiques, etc... Dès lors, l'analyse en institution aurait à opter entre deux politiques : soit le rabat de toutes les expressions polyvoques sur un champ sémiologique signifiant unique, soit leurs connexions systématiques avec tous les autres types de sémiotiques a-signifiantes de nature socio-historique, scientifique, artistique etc... Ainsi la position de la subjectivation et du transfert se trouvera radicalement différente dans l'analyse duelle et dans l'institution.

Dans l'institution, une politique de signifiante et d'interprétance risquera de produire des ravages encore plus grands que dans l'analyse duelle; les effets d'une perversion paradigmatique collective pouvant se répercuter dans tous les domaines de la vie quotidienne. Le transfert institutionnel, pour conjurer les effets de déterritorialisation de l'analyse, tendra à basculer comme de lui-même dans l'identification, voire le mimétisme, à encourager les attitudes thérapeutiques réadaptatives et à renforcer les structures de despotisme hiérarchique. Le despotisme psychanalytique pourra ainsi se démultiplier à l'infini dans le champ imaginaire d'une institution fermée sur elle-même. A l'inverse, une politique institutionnelle qui consisterait non seulement à accepter, mais à favoriser un polycentrisme sémiotique par la formation de substances sémiotiques relativement autonomes et intraductibles, qui accueillerait le sens et le non-sens du désir plutôt que les significations et de lois de la société dominante, aurait pour conséquence de donner leurs places aux singularités désirantes de sujets qui, pour une raison ou pour une autre, échappent à la norme commune. L'interprétance, assujettie au code des significations régnantes, s'effacerait derrière un agencement collectif d'énonciation modulant les effets de la loi et infléchissant l'accueil du surmoi. Ainsi se trouveraient organisées, formées sémiotiquement, des matières expressives, des intensités singulières sur des strates micro-sociales en rupture de fait avec les structures familiales-centristes. Ces agencements collectifs ne constitueraient pas pour autant des modèles préformés et obligatoires, mais des systèmes ouverts pouvant entrer en conjonction avec tout ce qui se présente en "matière" de singularité.

Revenons à l'exemple extrême qui était évoqué par Ayme : celui de la psychopharmacologie. C'est généralement un instrument qui est mis au service d'une sémiologie signifiante despotique, d'une interprétation des troubles renvoyant à des catégories fermées sur elles-mêmes; c'est à ce titre que les anti-psychiatres la condamnent en même temps que toute sémiologie psychopathologique - et il est vrai que, le plus souvent, les interventions psycho-pharmacologiques sont codées non seulement par des catégories médicales mais également par des catégories répressives ou même policières. Faire du bruit, troubler l'ordre devient quelque chose d'anormal : on répond par une drogue. Mais cet usage répressif des drogues ne constitue pas une raison suffisante pour condamner en bloc tout usage des drogues.

La psychothérapie institutionnelle s'efforce de réorienter la psycho-pharmacologie dans le sens d'une expérimentation collective, les flux des drogues étant par exemple agencés par l'ensemble du personnel et des patients. La référence n'est plus le laboratoire, mais le recueil collectif des intensités corporelles et des effets subjectifs de toute nature. Ainsi se trouvent réunies les conditions d'un respect collectif des singularités plutôt que leur écrasement systématique. En un

mat, si la psycho-pharmacologie peut-être quelque chose qui met tout le monde dans un même sac, qui fait rentrer tout le monde dans les mêmes catégories générales, répressives et policières, elle peut également devenir quelque chose qui met en valeur les traits de singularité des uns et des autres. La séparation entre la drogue qui tombe sous le coup de la répression policière et celle que l'on utilise pour réprimer "l'agitation à l'hôpital", ne va pas de soi. (il faudrait développer ici l'exemple de l'utilisation de la méthadone dans les cures de désintoxication des drogues blanches). Une psycho-pharmacologie organisée dans une direction lui permettant de devenir une sémiotique spécifique, loin d'aboutir à des pratiques écrasant toute possibilité d'expression, toute possibilité de création artistique ou de branchement sur des situations sociales réelles, pourrait, au contraire, devenir quelque chose qui ouvre à des nouvelles connexions désirantes désaliénantes (1). Mais une telle perspective implique, au préalable, la constitution de cette sorte d'agencement collectif d'énonciation (Oury dirait peut-être du dire) recueillant ces singularités, les agencant sur un corps sans organe collectif et permettant de discerner à partir de quel moment une drogue ou une dose devra être choisie plutôt qu'un autre si l'on entend déjouer des demandes répressives de toutes origines. Qui prescrit un médicament ? Le médecin ? Mais qu'est-ce qu'il a dans la tête à ce moment là ? Quelle grille sémiologique l'habite, à quel type d'agencement humain participe-t-il ? Une sémiotique psycho-pharmacologique ne devrait plus tomber sous la dépendance des significations encodées; elle devrait rompre avec les redondances significatives pour accéder au seul registre d'une information du sens machinique des intensités désirantes.

Une telle réorientation implique donc un véritable travail collectif de discernabilisation d'une strate d'énonciation a-signifiante spécifique du domaine considérés. Dans la discussion d'hier, on a voulu inférer ce que j'avais à propos de ces sortes d'instances analytiques collectives, la menace d'un nouveau despotisme, la perte d'une écoute pure du désir. Je crois qu'il s'agit d'une mauvaise querelle : c'est à la condition qu'elle aille toujours plus dans la ligne des singularités du désir, voire dans un particularisme archaïsant, ou même réactionnaire, c'est à la condition de favoriser la constitution de strates sémiotiques autonomes, qu'une telle entreprise pourra espérer

(1) Il suffit d'évoquer le rôle de la mescaline dans l'oeuvre d'Henri Michaux, faire comprendre que la drogue peut participer d'un système d'intensité sémiotiquement formé sur un mode a-signifiant. La différence entre la drogue de pharmacopée moderne et la drogue du toxicomane ne se joue quelquefois que sur des effets secondaires.

voir naître de tels agencements collectifs d'analyse. La pente de l'individuation du désir va toujours dans le sens de la paranoïa et du particularisme. Le problème est donc de trouver des voies collectives de sortie de la tyrannie des systèmes basés sur l'identification et l'individuation. L'expérience nous montre que c'est à condition de remonter jusqu'à l'ordre moléculaire des machines désirantes - ce que Lacan appelle objet a - que l'on peut articuler les situations institutionnelles massifiées, sérialisées et donner aux positions marginales de désir la possibilité de se dégager d'un empâtement névrotique sur le moi, la personne, les rôles du familialisme, le couple, la hiérarchie etc.. J'ai pris l'exemple de la pharmacologie, évoquons maintenant celui d'un groupe d'enfants psychotiques. Il est important d'y reconnaître les amorces de praxis sémiotiques en rupture avec la sémiologie dominante. Il s'agit d'explorer, d'expérimenter et non de traduire, d'interpréter et d'adapter chacune des strates mises en jeu. Elles devront conquérir non pas leur organisation propre mais leur propre corps sans organe, leur surface de jouissance. Jour après jour un enfant se tape la tête contre un mur. Une machine de jouissance auto-destructive fonctionne pour elle-même, hors de toute prise. Sera-t-il possible que l'énergie désirante du : "se-taper-la-tête-contre-un-mur" entre en connexion avec une machine collective de désir ? Il ne s'agit pas de la transposer cette activité, de la sublimer, mais de la faire fonctionner sur un registre sémiotique articulable à un certain nombre d'autres systèmes a-signifiants. Il ne s'agit pas de changer le désir, de permuter ses objets mais, au contraire, d'élargir son champ de jouissance, de l'ouvrir à de nouvelles possibilités.

Jouir le désir pour moi conduit toujours à la tentation de son expression extrême, l'impuissance et l'abolition.

Jouir le désir pour d'autres machines de jouissance permet d'en démultiplier la portée; c'est la prise du pouvoir du désir sur le réel. La première politique est celle de la signifiante; elle tend à réduire l'horizon du désir à l'appropriation du corps, des organes, à une pure conscientisation du sentiment de soi. La seconde renonce à la volonté d'identité et aux cordonnées personnologiques signifiantes - en particulier à celles du familialisme - pour un corps sans organe qui désindividue le désir et accepte de le voir porté par des flux cosmique a-sémiotiques et des flux socio-historiques a-signifiants. A chaque fois que l'on passe d'une sémiotique pré-signifiante à une sémiotique signifiante, un manque à jouir se produit, un champ de culpabilisation, une figure du surmoi s'imposent. Jouer avec son caca, participe d'une certaine "matière" (c'est le cas de le dire), mais transformer ce plaisir, transformer cette matière en substance sémiotique traductible, interprétable selon le code familial, mutile, abolit, ou fixe cette pratique de désir. Un semblant sémiotique signifiant se substitue au corps sans organe.

C'est ce que l'on a fait régulièrement dans une institution normative : on prépare les sujets, on les conditionne à une traductibilité indéfinie de leurs désirs. Le champ symbolique auquel on les fait accéder devient alors synonyme d'impuissance et de castration.

Pour le familialisme la jouissance, coûte que coûte, devra se réinvestir sur les sémiotiques de la signification. A quoi correspond cette politique d'émascation du désir ? A qui appartient ce problème ? Essentiellement aux organisations de pouvoir qui ont intérêt à ce que toute praxis devienne traductible, transmissible, indéfiniment transformable en terme d'économie de flux décodés. Essentiellement au capitalisme et au socialisme bureaucratique en tant qu'ils reposent sur des lois d'équivalence et de traductibilité générales de toutes les expressions sémiotiques. Accéder à la jouissance reste encore possible dans de tels systèmes mais cela est réservé à un type bien particulier de pervers : le pervers bureaucratique, dont le mode de jouissance a été merveilleusement exploré par Kafka. L'instance de la lettre bureaucratique se développe comme un chancre dans le tissu des sociétés industrielles et seule une "élite" pourra accéder à sa jouissance. Les places sont chères et rares et toute une préparation, toute une didactique est requise. Dans ces conditions, les laissés pour compte du désir sont innombrables. Pour eux, la jouissance de la lettre capitaliste ça se réduit le dimanche matin, à la manipulation des combinaisons du tiercé mais, en outre, les laissés pour compte du tiercé sont eux-mêmes innombrables : on les retrouve dans les hôpitaux psychiatriques, les centres de réadaptation, les prisons, etc...

Une conformation collective de désir devra opter entre deux options possibles : soit une jouissance coupable, constituée de telle sorte que tout renvoie toujours à tout, le désir n'ayant pas d'autre issue que de s'investir en tant que tel sur ce mouvement de fuite perpétuelle, sur cette traductibilité indéfinie. Un acte est mesurable, il peut être comparé à un autre. On peut le comptabiliser par rapport à un étalon universel de la culpabilité, de la même façon que la Banque de France re-escompte chaque effet tiré par les banques locales. Je vous frôle la main, et peut-être que je vous transmets un microbe qui contaminera ensuite votre fils qui à son tour etc... On reconnaît ici les chaînes de traductibilité obsessionnelles. Impossible de manifester la moindre séquence sémiotique sans que l'ensemble de l'univers, de proche en proche, ne se trouve concerné et ne vous responsabilise. Loin de s'ouvrir au désir, l'univers et l'histoire se recroquevillent pour l'étreindre et l'étouffer.

Une autre économie collective du désir peut prétendre disperser les miasmes et les simulacres à partir desquels s'instaurer ce principe d'une dette universelle. Elle se proposera en permanence de résorber les points d'individuation de l'économie libidinale,

les points de responsabilisation, les transferts exclusifs qui rabattent le désir sur les personnes et les rôles sur la hiérarchie et tout ce qui s'accroche aux points de signifiante. Son objectif sera de retenir les strates sémiotiques polyvoques ou a-signifiantes de se rabattre et de tomber sous la dépendance de la sémiologie signifiante, c'est-à-dire du surmoi, de la grosse voix, de la moustache du directeur, des caprices de la femme du médecin chef, du bon sens du délégué syndical; qu'ils n'interviennent directement ou non, tous ces personnages sont, en effet, en position de focaliser toute la traductibilité potentielle qui imprègne un système oppressif, ce que j'appelle la perversion paradigmatique. Les délégués, les représentants, les tenants lieu, les tenanciers du signifiant imposent le régime d'une loi de signification : quoique tu aies fait, cela doit signifier quelque chose; à chaque signifiant son signifié, à chaque signifié son signifiant; c'est le règlement ! La culpabilité institutionnelle consiste à considérer le moindre acte local, la moindre manifestation sémiotique singulière comme devant avoir un répondant dans une machine centrale d'encodage des significations. Mais, plutôt que d'individuer et de centraliser hiérarchiquement le système des signifiants, une politique d'agencement de strates sémiotiques a-signifiantes décentralisées aura à déjouer les effets de signification et de culpabilisation. Le signifiant, dès lors, cessera de tomber comme une pluie grise sur l'ensemble institutionnel pour laisser sa place, enfin, à l'humour. Un tel agencement collectif de désir manifestera une forme de subjectivité qui n'entretiendra plus le même type de rapport avec la conscience, la loi, la responsabilité et la rétorsion inconsciente du surmoi. Un désir singulier ne se brisera plus sur la loi, sur la conscience-surmoi et sur l'éruption des points de signifiante. Le fait de modifier localement et collectivement les états de personne transformera les objets de désir et infléchira leurs connexions mécaniques.

L'analyse en institution, dans la mesure où elle tend à modifier localement le sens des événements, ne fût-ce que très partiellement, entraîne une modification de l'état des choses et des personnes; sa mission est alors de préserver et d'aménager la place du désir dans l'ensemble de l'institution et de la société et non plus seulement sur l'espace étioilé du divan.

0

0 0

DISCUSSION APRES LA COMMUNICATION DE E. GUATTARI

E. ROUDINESCO. - Il est, à mon avis impossible d'appuyer une théorie du désir, sérieuse, sur les hypothèses de Hjelmslev. Ce qui caractérise la Glossématique de Hjelmslev est le logico-positivisme et la croyance en une "science" du raisonnement hypothético-déductif. Dans une certaine mesure, Hjelmslev est en retard sur Saussure. Il est fonctionnaliste; il défend dans la théorie du langage la thèse de la hiérarchie (selon laquelle chaque unité signifiante s'articule selon une série de niveaux signifiants ou non signifiants, ce qui revient au même...). Il "met" le sens dans des unités, et non dans la syntaxe, et fait du langage une sorte de super-instrument composé d'unités codifiées, construites sur le modèle structural le plus logicien. Les procédures de communication servent ici les intérêts d'une langue-code où les représentations des choses sont au service d'une sémiologie du déchiffrement du monde, bref d'une "histoire" conçue sur le modèle d'une herméneutique.

La Glossématique est une systématisation de l'idéologie structurale implicite chez Saussure et critiquée à juste titre par Chomsky. Lacan a montré en énonçant que "l'inconscient est structuré comme un langage" que la psychanalyse ne pouvait en aucun cas prendre la linguistique pour modèle. Contrairement aux apparences, il s'agirait plutôt de marquer ainsi par la référence à Saussure, le non-dit d'une démarche. En d'autres termes, si "l'instrument" de la linguistique a manqué à Freud, Freud manque à la linguistique quand elle s'instaure comme science pilote ou vient à servir les intérêts des idéaux d'une science humaine ayant l'homme pour objet (avec sa psyché, ses humeurs, son corps, sa folie, etc...) et la sémiologie pour instrument de sa découverte. Par là Freud "manque" aux idéaux du scientisme auxquels se rattache pourtant la découverte de l'inconscient.

L'appui que prend Guattari sur la Glossématique comme modèle, tombe sous le coup, malgré les apparences d'un empirisme de la production désirante, d'une démarche logico-positiviste dont, par ailleurs, il semble combattre les effets dans la mise en avant "libertaire" d'un désir désentravé de contraintes signifiantes. Il y a là une contradiction superficielle, car le discours de Guattari a le sens d'une prise de parti dans le domaine de la philosophie. D'une prise de parti non contradictoire, car l'empirisme du désir libéré rejoint dans son énergétisme, le positivisme figé d'une linguistique de la fonction, l'idéal structuraliste des sciences dites humaines ayant pour but, pour origine et pour salut l'homme coincé dans l'appareil de la psyché, du corps et du socius. L'homme et non le "sujet" de l'inconscient...

F. GUATTARI.- J'essaie de mettre en cause la suprématie du signifiant comme servant de modèle, ce qui est différent.

E. ROUDINESCO.- Quand Lacan parle d'un inconscient structuré comme un langage, il ne fait pas appel à un modèle de théorie du langage. Il fait appel historiquement à la théorie de Saussure mais sans la prendre au mot d'un modèle, c'est-à-dire d'une sémiologie. A ce titre, il n'y a "d'impérialisme du signifiant" que pour ceux qui prennent la théorie du signifiant comme modèle.

F. GUATTARI.- Tu vas vite quand même !

J. OURY.- On est obligé d'aller vite ici. Il faudrait un congrès spécialisé là-dessus.

E. ROUDINESCO.- Je voulais pointer cela ;

J. OURY.- Je pense que c'est tout à fait important de le pointer. Je voudrais dire aussi - j'ai peut-être mal entendu, mais qu'il m'a semblé qu'il a fait référence à ce que disait Fachinelli tout à l'heure, en rapportant cette "phrase d'or", qui est inscrite, "l'inconscient est structuré comme un langage".

M. FACHINELLI.- J'ai ajouté qu'il me semblait plutôt que c'était dans le sens différent d'un système d'écriture. Pour ne pas apparaître plus lacanien que ce que je suis. Je voudrais expliquer dans quel sens cela me semble important.

J. OURY.- Il m'a semblé que Félix réduisait un peu les choses pour faciliter un peu le raisonnement, et qu'il glissait trop rapidement du langage à la parole. Ça fait longtemps qu'on essaie de dire que dans le champ institutionnel, il y a un certain champ d'une certaine praxis, qui est là, et qu'il faudrait définir. C'est un champ dans lequel on ne peut pas nier, en effet, qu'il n'y ait une sorte de mise en place de signifiants (en laissant en suspens ce mot "signifiant"). Il est évident qu'on peut reprendre d'autres formulations et dire : qu'est-ce qui est en question, au niveau même de la pratique analytique, par la parole? Ce n'est justement pas la parole. Comme le disait Lacan au congrès des enfants psychotiques, c'est un discours sans parole. Or, l'opposition qui semble intéressante (...)

F. GUATTARI.- Mon exposé n'est qu'une annonce de titre.

J. OURY. - C'est une annonce du développement et de l'utilisation même que tu peux faire de la distinction entre sémiologie et sémiotique, qui serait très importante pour essayer de définir, de façon plus claire, avec quoi on travaille, ce que j'ai appelé hier trop vite "le matériau". Et je disais aussi d'une façon trop rapide : le matériau à partir duquel on travaille, ce n'est pas la parole; la parole, c'est le moyen peut-être qu'on a dans certains cas, mais ce matériau, c'est au niveau du dire. Alors c'est cette distinction, qui demanderait aussi tout un développement, entre le dit et le dire, pour ne pas sombrer dans ce qui fait la moyenne courante de beaucoup de psychanalystes et d'institutionnalistes (et c'est une maladie de l'époque), qui est le discours, c'est-à-dire le baratinage. (...) Il faut laisser baratiner c'est ce que les Africains appellent la palabrothérapie. Il faut faire de la palabre. Mais il faut quand même pouvoir y distinguer des moments cruciaux, des moments interprétateurs, des moments de coupure, qui sont de l'ordre non de la parole mais d'articulation d'un dit avec le dire. On ne peut pas y échapper, même ici ou partout. C'est toujours à travers un dit que tout va passer. Alors c'est là le piège : qu'on se renferme dans le dit; et si quelque chose d'analytique peut justement arriver à se mettre en place quelque part, il s'agit de ne pas se laisser piéger dans le dit, et laisser ouverte cette dimension du dire.

Or, l'important ce n'est pas de dire tout ça, autrement ça retombe dans le baratinage. C'est de brancher ça avec ce dont il est question dans ce qu'on appelle le matériau. Ce matériau, il faut penser quels en sont les "usagers". C'est aussi bien ce qu'on appelle le personnel que les gens qui sont là, les psychotiques. Or ce matériau est un matériau d'investissement. Quand on parle par exemple des psychotiques, on sait très bien qu'un psychotique s'investit sur des quantités de choses; il y a un investissement transférentiel du psychotique qui se fait d'une façon parcellaire, multiple, dans l'ordre même de sa propre dissociation, et cet investissement ne se fait pas simplement sur des personnes, sur des bouts de personne, mais sur des objets, sur des situations, ce que j'appelais hier "l'état de choses", en laissant au mot chose toute sa polysémie. Autrement dit c'est à partir des choses, que ce soit des objets, des personnes ou des situations qu'on peut reprendre un raisonnement pour savoir de quel champ il s'agit quand on essaye d'étudier et de travailler les investissements différentiels sur les états de chose. On sait très bien que pour un psychotique, pour qu'il y ait possibilité de reconstruction du corps du psychotique, ça ne peut se faire qu'à partir de différents investissements, dans lesquels on puisse faire accéder quelque chose de l'ordre de ce qu'on pourrait appeler un pont, un pont un peu comme ce qu'évoque Szondi quand il parle du "moi pontifex". C'est de l'ordre d'un pont structuré - pas comme un langage, mais comme la parole, c'est-à-dire un pont qu'on pourrait dire "spaltung", c'est une sorte d'essence même de la Spaltung. Et c'est ça la parole. La parole n'a de sens, on

le sait bien, qu'au moment où on la ferme. Le sens même de ce qu'a découvert Freud, le mot fondamental de Freud, c'est bien la Versagung, c'est d'épuiser la parole, d'épuiser le dit pour en arriver à cette surface, là, du silence, qui fait justement sens, nachträglich, a posteriori. Or c'est cet instrument là, de la parole, qui est en jeu dans l'Institution, à condition de tenir compte de ce sur quoi les investissements vont se faire, en particulier pour un psychotique, sur des choses qui ont valeur polysémique. Il y a des choses qui ne sont pas prises uniquement dans la signification collective mais qui jouent dans une polysémie infinie. C'est cela qui me semble important d'un point de vue pratique. Or je pense que c'est ça qui est de l'ordre du dire. Le matériau dont il s'agit, c'est quelque chose qui ne peut pas passer en paroles, qui reste toujours à un certain niveau inaccessible qui est le dire, et qui a quelque chose à voir, si vous voulez, avec le réel, avec l'objet a, mais qui est quand même quelque chose qui doit être en question d'une façon permanente dans ce qu'on fait, c'est-à-dire dans l'ordre de la parole, qui est vraiment le processus analytique.

Il me semble que pour pouvoir ne pas glisser vers des sortes d'abstractions apparentes, il serait intéressant en effet de pouvoir mieux articuler toutes ces choses-là avec non pas la linguistique ou le structuralisme - je ne dis pas qu'on n'a rien à en faire, mais enfin il faut savoir ce dont il s'agit; vous savez que Lacan n'est pas tellement bien vu de la plupart des linguistes, et pour cause, et au fond tant mieux - mais pour essayer de définir un certain champ, une certaine spécificité de ce qu'on fait, il ne s'agit pas d'appliquer des choses comme ça telles quelles, il ne s'agit pas d'hospitaliser Benveniste par exemple. Il faudrait quand même avoir des idées claires. Alors quand on dit qu'on fait appel à Hjelmslev, on dit "Non, ce n'est pas lui, c'est Chomsky", moi j'aurais tendance à dire, "Hjelmslev", c'est intéressant, mais il faut voir, Chomsky, il faut voir", et je peux en rajouter. Je préférerais (bien que je ne sois pas assez compétent pour pouvoir l'articuler rapidement) parler des champs transformationnels parce que je crois que c'est bien plus proche de la pratique même qu'on a, au niveau de la prise en charge des psychotiques dans un établissement. Cela semble un peu lointain, mais à ce moment-là, on pourrait réarticuler ce qu'il en est de l'inconscient, ce qu'il en est des signifiants. Il est certain que l'analyse, ce n'est pas une réduction à la signification. C'est même tout le contraire. Il ne s'agit pas de s'enfermer dans le ghetto du dit et de la signification. A mon avis ce ne sont pas non plus les ouvertures de Roland Barthes qui suffisent à dégager les choses sur une certaine sémiotique; les théories de la connotation et de la dénotation, ça ne suffit pas non plus. Il me semble que c'est à partir d'une relecture, d'une repensée au niveau d'une autre logique - la logique transformationnelle d'une part, mais aussi une logique que certains appellent dialogique -, qu'on pourrait quand même déboucher sur une vue plus

critique de ce dont il s'agit . Alors quand on peut parler d'analyse, je pense qu'on a tort de dire "analyse en extension" dans un établissement. On pourrait dire plutôt que l'analyse au sens strict du terme, l'analyse du cabinet, n'est souvent qu'une réduction, qu'un cas particulier d'un champ analytique qui a été exploré par Freud; et c'est par nécessité, peut-être pécuniaire ou autre, et du fait de sa situation, que Freud s'est enfermé dans son bureau. Mais il n'en pensait pas moins certainement, il n'avait pas les moyens de faire autrement. Par contre, pour l'immense majorité des enfants psychotiques ou des psychotiques, ce serait quand même bien qu'ils puissent non pas en "bénéficier" - mais que l'abord de ce problème là puisse être tissé de cette critique permanente de la pensée analytique, à condition de ne pas la réduire à un système de significations. (...)